

Les sentiers de la villégiature

Gaston Cadrin et Michel Lessard

Numéro 33, printemps 1993

Ah! Les belles vacances!

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/8358ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cadrin, G. & Lessard, M. (1993). Les sentiers de la villégiature. *Cap-aux-Diamants*, (33), 10-14.



Les sentiers de la villégiature

Depuis les Romains, les riches citadins éprouvent le besoin de se retirer à la campagne. Au Québec, la bourgeoisie anglo-saxonne sera la première à goûter les vertus réparatrices des stations balnéaires. Le tourisme plus populaire naît avec l'automobile qui permet à un nombre croissant de travailleurs de profiter de l'été...lorsqu'on en a un évidemment!

par Michel Lessard et Gaston Cadrin

«Le pique-nique vers 1880». Un des plaisirs de la villégiature bourgeoise au XIX^e siècle, les déjeuners sur l'herbe dans quelques sites naturels permettent d'écouter la nature. Ici un groupe de dames termine un repas apporté dans des contenants faits d'écorce de bouleau. Photo attribuée à Jules-Ernest Livernois. (Coll. privée).

ÉTONNANT CE «NOËL DU CAMPEUR» PAR UN BEAU samedi d'été dans les parcs à roulottes aménagés au bord des autoroutes ou dans certains campings le long des voies touristiques. Celui de Sainte-Madeleine en bordure de l'autoroute 20, entre Saint-Hyacinthe et Montréal, s'anime tout à coup d'un rituel de célébrations qui semblent hors saison. Tout ce qui caractérise la magie du temps des Fêtes — sapins, cordons de lumières multicolores, parade du père Noël, distribution publique de cadeaux aux enfants par le célèbre vieillard à barbe blanche accompagné de la fée des étoiles, crèche vivante dont les personnages sont joués par un jeune couple qui a connu les

joies d'un héritier pendant l'année, messe de minuit à 17 heures pour pouvoir ensuite se livrer aux agapes autour d'un feu de camp... Voilà le déploiement surprenant réalisé dans ce village saisonnier de nomades devenus sédentaires, composé de 175 roulottes, et qui a lieu chaque deuxième ou troisième semaine de juillet, au temps des vacances de la construction, lorsque le camping est rempli à pleine capacité. Depuis le milieu du XIX^e siècle, la villégiature a connu plusieurs formes et s'est grandement démocratisée.

La villégiature aristocratique: un sens millénaire des vacances

La villégiature, soit le séjour de repos à la campagne ou dans un lieu de plaisance (ville d'eau, plage, milieu rural, forêt), est une réalité vieille comme le monde urbain. Le mot emprunté à l'italien, «villegiatura», de «villegiare», signifie dans sa langue d'origine «aller à la campagne». Depuis l'époque romaine, les nantis de la société installés en ville ont souvent voulu renouer avec la nature et les charmes du monde rural en se faisant construire de somptueuses résidences permettant de satisfaire un besoin d'évasion et une certaine prévoyance alimentaire fondée sur

la fraîcheur. À la Renaissance, au XIV^e et au XV^e siècle, les gens de pouvoir et d'argent s'inspirent des formules de l'Antiquité et suscitent un renouvellement de l'activité et de son mode d'exercice. Comme le signale France Gagnon-Pratte dans *L'architecture et la nature au dix-neuvième siècle: Les villas*, quatre principes guident l'implantation d'une résidence secondaire, champêtre ou maritime. La «commodita» exige qu'elle ne soit pas trop loin de la demeure principale, qu'elle se rentabilise par certaines activités économiques et qu'elle s'élève en un lieu permettant la surveillance de son équipe aux champs. C'est la formule du «gentleman farmer», comme la pratiquera, entre autres, un Rodolphe Forget à Saint-Irénée-les-Bains dans Charlevoix, à partir de 1905. La «sanita» invite le propriétaire à s'installer dans un lieu où la pureté de l'eau et de l'air écarte toute menace à la santé, ce qui n'est pas le cas dans les villes insalubres de l'époque. La «bellezza» oblige à choisir un site naturel capable de stimuler les muses par sa grandeur, son unicité et sa clarté. Enfin, la «maesta», la «magnificenza», la «grandezza», la «mobilita» font appel aux qualités architecturales d'un programme qui met en valeur autant le site et le paysage que l'habitation. L'architecte Andrea Palladio traduira au XVI^e siècle ces aspirations d'élite dans des villas tellement réussies qu'elles donnent depuis le ton à ce genre de construction. L'Angleterre du XVIII^e siècle, alors grande puissance, entretient la manière palladienne; le goût des aristocrates britanniques pour la résidence de campagne sera transposé sur les bords du Saint-Laurent.

Durant le Régime français, dans une société rurale dominée par trois petites villes, la retraite saisonnière à la campagne est loin d'être un besoin. Pour plusieurs seigneurs obligés de tenir feu et lieu dans leur domaine, le manoir sert à la fois de place administrative et de villa estivale récréative. Dans le même ordre d'idée, Pierre-Herman Dosquet, quatrième évêque de Québec, préfère Sillery au palais épiscopal de la falaise; pendant l'été, l'intendant François Bigot promène son équipage entre Beauport et Beaumont, délaissant lui aussi ses somptueux quartiers au pied de la Canoterie.

Après le Traité de Paris en 1763, des notables anglais de haut rang poursuivent dans le même sens. Pour profiter du spectacle unique de la chute Montmorency et du paysage fluvial dominant sur l'île d'Orléans et sur la pointe de la capitale, le gouverneur Frederick Haldimand érige en 1781, au sommet du plateau de Montmorency, une somptueuse villa dans la plus pure tradition anglo-palladienne. Par la suite, plusieurs «barons du bois» ou de grands officiers coloniaux l'imiteront dans les alentours de Québec.

La villégiature bourgeoise

Le séjour de repos dans un site naturel comme phénomène élargi de société est une réalité apparue au XIX^e siècle, poussée par la révolution industrielle. La croissance démographique des villes, la prolifération sans limites, et souvent sans pensée urbanistique, d'usines bruyantes et polluantes (tout fonctionne au charbon), les problèmes d'hygiène de ces agglomérations avant la conscience bactérienne poussent d'abord la bourgeoisie d'affaires à habiter des zones urbaines étanches au prolétariat. Les mêmes fac-



teurs stimulent l'excursion à la mer, à la campagne et en forêt. Par nécessité donc, la contemplation de la nature passe dans les mœurs, amplifiée par une abondante littérature «romantique» et par une production d'artistes de talent. Au Québec, pensons à Lucius O'Brien et à tous ces dessinateurs et photographes qui, après 1875, mettent leur talent au service de cette vogue, particulièrement lisible dans les guides touristiques, dans les périodiques illustrés comme *l'Opinion publique* ou dans des publications évocatrices et éclectiques comme *Picturesque Canada*.

En parallèle à la révolution industrielle et à son impact sur l'urbanisation, le peuplement systématique du continent américain et le brassement de peuples en Occident suscitent l'ouverture de nouveaux territoires et la percée de la «sauvagerie» par de nouveaux et efficaces moyens de transport: la navigation à vapeur et le rail. Ainsi, de vastes espaces vierges, à peine foulés par l'homme, des sites d'une beauté inviolée, deviennent soudainement accessibles. Les transporteurs ferroviaires et maritimes ont bien compris que, si leur intérêt tient aux voyages des colons et des marchandises dont ces derniers ont besoin ou qu'ils produisent, le profit peut également venir d'une mise en valeur de lieux naturels

«L'anse de Tadoussac vers 1890». L'implantation d'une station estivale s'explique souvent par l'unicité de panoramas à couper le souffle. Tel est le cas de Tadoussac avec en plus la tiédeur du climat et les grands plaisirs de la pêche et des activités en pleine nature. Photo de Jules-Ernest Livernois. (Coll. privée).

exceptionnels, capables de provoquer l'extase chez ceux et celles qui sont accablés par le machinisme. Dans cet élan, les plans d'eau libérateurs, les chutes et les torrents, la mer, les montagnes et les gouffres à couper le souffle, les panoramas divins sont privilégiés.



«*Famille au four à pain dans Charlevoix vers 1890*». Parmi les découvertes des vacanciers en pays pittoresque, on note l'exotisme du terroir. Photo attribuée à Jules-Ernest Livernois. (Coll. privée).



«*L'Hôtel du Lac Saint-Joseph en 1905*». La villégiature s'organise dans le voisinage des grandes villes, comme ici à l'arrière de Québec. Pendant les fins de semaine les stations connaissent un maximum d'activité. L'Hôtel du Lac Saint-Joseph (90 chambres) ouvre ses portes en 1905. La salle à manger peut accueillir 300 convives. Photo du studio Notman. (Archives photographiques Notman. Musée McCord d'histoire canadienne, Montréal).

Les premières traces d'une villégiature bourgeoise un peu organisée dans la vallée du Saint-Laurent remontent au début du XIX^e siècle. L'arpenteur Joseph Bouchette note en 1815 que le village de Kamouraska «[...]possède une ou deux auberges où les voyageurs peuvent être logés commodément et bien nourris. Durant l'été, ce village devient vivant par le grand nombre de personnes qui s'y rendent pour rétablir leur santé, ayant la réputation d'être un des endroits les plus sains de toute la basse province; on y prend aussi les eaux, et il s'y rend beaucoup de personnes pour l'avantage des bains de mer». Un peu plus tard, réflexe colonial oblige, James Macpherson LeMoine parle du lieu comme le «Brighton du Bas-Canada».

Autour de Québec, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, la rive sud de Lévis, les berges de Bellechasse et certaines paroisses de l'île d'Orléans accueillent de plus en plus les estivants, et le phénomène perdure jusqu'à la Grande

Guerre; à Montréal, même tendance partout dans la partie rurale de l'île, et sur les berges de Boucheville, Longueuil et Laprairie. Après 1860, plusieurs hommes d'affaires aisés de la métropole érigent de somptueuses villas, dans le goût éclectique, partout dans le «West Island». Il faut voir celle de style néo-médiéval de Hugh Paton à l'Abord-à-Plouffe, sur le bord de la rivière des Prairies.

Le tour du lac Memphrémagog est également un des plus vieux sites de villégiature, particulièrement attrayant pour la bourgeoisie montréalaise et certaines gens fortunées de Nouvelle-Angleterre. Vers 1850, l'Hermitage Country Club près de Magog est ouvert. Des villages de ce parcours dans les Cantons-de-l'Est comme Georgeville, North Hatley, Knowlton...deviennent d'attractantes stations d'été.

Mais c'est véritablement dans le comté de Charlevoix, à l'embouchure du Saguenay ainsi qu'aux alentours de Rivière-du-Loup que la villégiature bourgeoise sur le Saint-Laurent connaît ses plus fortes poussées au XIX^e siècle. Déjà dans la décennie de 1850, les journaux de Québec font la promotion de croisières au Saguenay considérées comme une des excursions les plus émouvantes du nord du continent. La visite du prince de Galles en 1860, accueilli triomphalement aux festivités du centenaire de la Conquête, donne une grande impulsion à l'exploitation touristique du Saguenay, que le prince remonte. En 1864, on ouvre à Tadoussac, à l'embouchure de cet affluent du Saint-Laurent, un grand hôtel à deux étages vite devenu le point de rendez-vous des excursionnistes amateurs des fjords majestueux. D'autres auberges et plusieurs maisons de pension apparaissent dans le petit village surplombant l'anse.

Le sens de l'hospitalité de grands propriétaires terriens de Murray Bay pousse lentement la villégiature autour de cette profonde échancrure de mer servant de delta à la rivière Malbaie. Des sites périphériques accrochés aux falaises comme Saint-Irénée, Pointe-au-Pic et Cap-à-l'Aigle possèdent tous les qualités recherchées par l'âme romantique victorienne. À partir de 1853, la construction d'un quai sur pilotis arrête de plus en plus de voyageurs en route pour le Saguenay et plusieurs prennent pension dans le fief des seigneurs John Nairne et Malcolm Fraser. Après 1860, les auberges et les hôtels poussent à un rythme surprenant. Les plus célèbres sont l'Hôtel Duberger, la Maison de Xavier Warren, le Riverside House qui deviendra le Chamard's Lorne House, tenu par le pittoresque Jean-Olivier Chamard, puis, sur le même emplacement en 1899, le Manoir Richelieu; mentionnons aussi le Convalescent Home et le Nouveau Chamard, sans parler des nombreuses pensions saisonnières de

moins grande échelle distribuées dans les trois villages. Déjà en 1875, le Cape May of Canada accueille plus de 3 000 estivants par été; la chronique des années 1870 et 1880 parle d'un achalandage presque urbain.

Ferveur aussi grande pour Cacouna à la même époque. Déjà vers 1850, la qualité du site a été notée par des estivants au «pays du porc-épic». Le fait que Rivière-du-Loup, tout à côté, terminus oriental du Grand Tronc, soit une plaque tournante maritime et ferroviaire dès 1860 accélère la mise en place d'une industrie des vacances dans la région. En 1863, un homme d'affaires érige un gigantesque hôtel, le Saint-George, rebaptisé Saint-Lawrence Hall en 1867, après être passé en d'autres mains. L'édifice compte 600 chambres et peut accueillir jusqu'à 1 200 vacanciers en même temps. Dans cet hôtel de luxe, il en coûte alors 2,50 \$ par jour pour chambre et pension. La salle à manger peut servir plus de 800 repas en même temps. La «Newport du Canada» compte aussi d'autres édifices d'accueil: l'Hôtel Dufferin, l'Hôtel Cacouna, l'Hôtel Joffre, le Mansion House... À Saint-Patrice, à Notre-Dame-du-Portage et jusqu'à Rivière-Ouelle plus à l'ouest, la rive sud du Saint-Laurent se peuple de villas, de pensions, d'auberges dans le goût éclectique à la mode. À l'est, Métis, Saint-Simon, Saint-Fabien et la baie des Chaleurs auront aussi leurs visiteurs d'été. Dans le cas de Métis, on doit à un riche Montréalais, James Mathewson, l'implantation d'une ferme modèle vers 1850. Le «gentleman farmer» va conquérir plusieurs de ses invités qui choisiront ce site pour y passer l'été. En 1870, à la suite du réputé géologue George Mercer Dawson, plusieurs professeurs des universités de Toronto, McGill et Queen's s'établiront autour de la baie réputée pour sa flore originale et sa topographie pittoresque.

La ligne de chemin de fer Québec-Roberval, inaugurée en 1888, ouvre la région du Lac-Saint-Jean aux fervents de la grande nature en traversant une zone de lacs poissonneux et de forêts giboyeuses. Elle entraîne la création de clubs réputés, partout dans les Laurentides, où la gare jouxte souvent un petit hôtel. Entre 1887 et 1914, comme le rapporte Paul-Louis Martin, dans *La chasse au Québec*, près de 200 de ces associations sont incorporées. Plusieurs d'entre elles se trouvent en forêt laurentienne. Et la même année où le rail atteint le Lac-Saint-Jean, Horace Jansen Beemer, catalyseur du projet, ouvre au bout de la ligne un somptueux château de bois, l'Hôtel Roberval.

Enfin, dans les Laurentides au nord de Montréal, c'est en 1892 que le chemin de fer ouvre aux Montréalais un pays vierge vite transformé en espace de villégiature: quatre ans plus tard,

Sainte-Adèle compte deux hôtels et quelques villas.

La villégiature bourgeoise pratiquée avant 1914 dans les sites que nous venons d'énumérer est avant tout un phénomène anglo-américain. Dans



la plupart des stations, il faut attribuer à quelques notables ou à quelques célébrités de culture britannique la promotion et le développement du site. Le contexte socio-économique du pays à l'époque permet de comprendre cette réalité. La majorité de la population francophone du Québec vit alors à la campagne et les affaires sont dominées au Canada par les fils d'Albion qui majoritairement peuvent s'offrir vacances et croisières. Pour leur repos, les plus aisés entretiennent une villa saisonnière. Plusieurs jouent la vie de château dans l'un ou l'autre des grands hôtels. Les moins favorisés et les plus sensibles aux courants romantiques optent pour le mode de vie de l'habitant. Partout durant l'été, les familles «exotiques» de souche française dans ces communautés locales libèrent la grande maison et s'installent dans le fournil, la cuisine d'été ou une maisonnette tout près. La meilleure place est faite au lucratif vacancier. Au vingtième siècle, la bourgeoisie francophone remplacera l'ancienne garde et envahira de plus en plus ces pays de belle nature.

Villégiature et tourisme populaire

À partir de 1914, l'accroissement du parc automobile, l'allongement du kilométrage de routes permettant de fréquenter des centaines de sites jadis inaccessibles par train et par bateau, tout cela ajouté à de nouvelles législations dans le monde du travail, qui favorise les vacances des travailleurs, permettent au plus grand nombre de

«Vacanciers au Saint-Lawrence Hall de Cacouna en 1890». Pour cette pose le photographe a réuni les «messieurs». Photo de Jules-Ernest Livernois. (Coll. privée).



«L'avenue royale à Sainte-Anne-de-Beaupré vers 1910». Parmi les formes anciennes de villégiature, celles suscitées par les lieux de culte et les terres de miracles s'ajoutent aux paradis de chasse et de pêche et aux sites panoramiques.
(Archives du Monastère des rédemptoristes de Sainte-Anne-de-Beaupré).

profiter de l'été. Le phénomène prend corps dans l'entre-deux-guerres. Au Québec, comme le signale Roger Brière, l'auteur d'une thèse remarquable sur la géographie du tourisme au Québec, «[...] 5 452 véhicules de promenade étaient enregistrés en 1913. Sept ans plus tard, en 1920, on en comptait 35 965 et en 1930, 140 802, soit vingt fois plus». À la villa bourgeoise des grandes stations estivales et des banlieues rurales cossues de Québec et de Montréal, succède le chalet d'été au bord du lac, de la rivière, du fleuve. Les entassements de ces maisonnettes d'été donnent lieu à une vie sociale bien particulière, célébrée par l'auteur Claude Jasmin, dans le cas de Pointe-Calumet. En parallèle, un tourisme nomade ou tourisme itinérant s'ajoute aux autres formes de villégiature. L'automobiliste peut loger un ou plusieurs soirs dans une cabine, un mode de loge-

ment saisonnier dont les chapelets s'égrènent le long des circuits panoramiques ou des voies historiques. Dans les années cinquante, ces logements légers seront regroupés en une suite, donnant naissance au motel. Depuis 25 ans, le tourisme itinérant et l'agglomération de vacanciers sédentaires se sont fusionnés dans une même formule: le camping de maisons mobiles, comme nous l'avons présenté sommairement au début. Le xx^e siècle va également ajouter la villégiature d'hiver et les vacances sous les tropiques.

Depuis le milieu du xix^e siècle, différents facteurs ont favorisé l'émergence de lieux et de mouvements de villégiature. Le désir de l'eau, de la mer, d'air pur et de silence a été déterminant dans ce processus. La villégiature maritime, la villégiature rurale ou cette autre, forestière, nourrie aux paradis de chasse et de pêche, s'inscrivent dans une quête de nouvelles valeurs «curatives» qui inclut le paysage et la quiétude. Il faut aussi ajouter les séjours aux sources thermales comme si seule l'eau venue des entrailles de la terre arrivait à laver l'homme de nouvelles souillures: plusieurs sites québécois offriront les pouvoirs de la fontaine de Jouvence: Saint-François-du-Lac, Potton, Saint-Léon-de-Maskinongé, Varrennes, Kamouraska... Et à l'ère naissante du voyage et de l'industrie touristique, le Québec religieux ajoute aux parcours la villégiature de pèlerinage, sur les routes du grand repos. Trains et vapeurs s'arrêtent à Sainte-Anne-de-Beaupré. ♦

Gaston Cadrin est géographe-environnementaliste et professeur au Cégep de Limoilou.
Michel Lessard est professeur en histoire de l'art à l'Université du Québec à Montréal.

La Ville de Québec présente l'exposition

LE PALAIS MONTCALM EN RAPPEL

Au nouveau
Centre d'exposition
du Palais Montcalm
(situé au rez-de-chaussée)

Entrée gratuite
Renseignements :
691-7416
Heures d'ouverture:
Mardi au dimanche : 12 h à 17 h

